

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 17 (1967)  
**Heft:** 6

**Buchbesprechung:** Bibliographie

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 26.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

JOSEF BLINZLER : *Il processo di Gesù*. Brescia, Paideia, 1966, p. 472.

SCIENCES  
BIBLIQUES

Ce livre écrit, il y a une quinzaine d'années déjà, par un professeur catholique de l'Ecole supérieure de théologie et de philosophie à Passau, peut être considéré comme définitif par la richesse de sa documentation, par la conscience et la sagacité avec lesquelles chacun des faits rapportés par les Evangiles est examiné. L'ouvrage, qui en est à sa troisième édition, s'est enrichi d'appendices et d'un chapitre sur la mise au tombeau. Les conclusions auxquelles l'auteur est parvenu sont généralement acceptées aujourd'hui. Pour Blinzler, le procès de Jésus par le sanhédrin n'est pas entaché de vices de forme ; du point de vue juif, il était valable. Le crime des autorités juives fut de faire passer, consciemment et volontairement, le procès du plan religieux sur le plan politique. Pilate, pressé à la fois par les prêtres qui voulaient à tout prix la perte de Jésus et l'aveuglement de la plèbe de Jérusalem qui préférait un terroriste populaire à un prophète, capitula avec les conséquences que l'on sait. Du point de vue historique, il n'est pas équitable d'imputer la mort du Christ à toute la nation juive d'alors et bien moins encore à sa descendance. L'auteur relève en passant l'influence humanitaire exercée par les pharisiens sur la législation juive. — La traduction de Colao Pellizzati est scrupuleuse et soignée.

LYDIA VON AUW.

DONATIEN MOLLAT, S.J. : *Dodici meditazioni sul Vangelo di San Giovanni*. Paideia, Brescia, 1966, 144 pages.

Paideia publie dans sa *Biblioteca minima di cultura religiosa* douze méditations du P. Donatien Mollat, parues pour la plupart dans *Vie chrétienne* et intitulées dans le texte français *Initiation à la lecture spirituelle de saint Jean*. Basées sur une théologie catholique large mais traditionnelle, elles ouvrent de beaux horizons de spiritualité œcuménique en proposant à notre réflexion, avec grandeur et simplicité le mystère du Christ : pain de vie, bon Berger, victime offerte pour le salut du monde, manifestation de l'amour de Dieu.

LYDIA VON AUW.

*Regards contemporains sur Jean Calvin*. Actes du Colloque Calvin. Strasbourg, 1964. Paris, Presses Universitaires de France, 1965, 316 p.

HISTOIRE  
DE L'EGLISE  
ET DE LA  
PENSÉE  
CHRÉTIENNES

Après une introduction due à la plume du professeur Wendel, ce livre donne le texte des communications prononcées à Strasbourg par les plus illustres historiens de la réforme de notre époque. M. W. Niesel (*Der theologische Gehalt der jüngst veröffentlichten Predigten Calvins*, p. 8-16) présente l'homilétique de Calvin. M. R. Stupperich (*Calvin und die Konfession des Paul Voltz*, p. 17-27) montre comment Voltz, ancien abbé, resta disciple d'Erasmus : on peut se demander si Calvin l'a vraiment réconcilié avec l'Eglise, comme le prétend Bèze dans sa *Vie de Calvin*. M. J. Rott (*Documents strasbourgeois concernant Calvin*, p. 28-73)

présente la découverte d'un manuscrit du célèbre discours du recteur Nicolas Cop, prononcé à Paris le 1<sup>er</sup> novembre 1533, à la suite duquel Calvin, Cop et d'autres évangéliques durent fuir Paris. Ce manuscrit est de la main de Cop. Cela signifie-t-il que Calvin n'ait pas participé à sa rédaction, qui lui était jusqu'ici attribuée ? M. Rott pense que si Calvin et Cop ont bâti ensemble la harangue, Calvin a dû tenir la plume, et Cop, en recopiant le brouillon de Calvin, a dû çà et là le corriger ou l'abrégé. M. Rott présente en outre d'autres documents curieux, qui concernent le séjour strasbourgeois de Calvin. M. O. Weber (*Compétence de l'Eglise et compétence de l'Etat d'après les Ordonnances ecclésiastiques de 1561*, p. 74-85) indique comment l'organisation de Genève fut un compromis entre deux théocraties, celle des magistrats (la tendance théocratique des autorités politiques était générale) et celle de Calvin, qui dut consentir plus de concessions qu'on ne le croit souvent, si bien que c'est dans les églises réformées de France que l'on trouvait l'organisation la plus purement calvinienne. M. Jaques Courvoisier (*La dialectique dans l'ecclésiologie de Calvin*, p. 86-101) dégage la dialectique entre l'Eglise visible et l'Eglise invisible. Cette distinction permet de mettre à leur juste place les considérations de Calvin sur l'Eglise visible, dont il dit que, hors d'elle, il n'y a point de salut. M. Courvoisier relève qu'il y a plus de points communs qu'on ne le pense entre l'Eglise de Rome et celle de Calvin, qui, à la base, ne sont qu'une seule et même Eglise traditionnelle d'Occident. Les réformateurs ont voulu réformer cette Eglise et non en fonder une nouvelle. M. W. F. Dankbaar (*L'office des docteurs chez Calvin*, p. 102-126) analyse les diverses définitions que Calvin a données de cet office ecclésiastique. M. Paul Jacobs (*Pneumatische Realpräsenz bei Calvin*, p. 127-139) montre que la définition de Calvin de la présence réelle dans la Cène par la vertu du Saint-Esprit reste aujourd'hui encore au cœur des définitions sur lesquelles les théologiens protestants cherchent un accord. M. William Torrance (*Knowledge of God and speech about Him according to John Calvin*, p. 140-160) fait de Calvin le précurseur de la révolution de la connaissance opérée dans les temps modernes, lors du passage d'une connaissance logico-déductive à une connaissance logico-expérimentale. En retournant aux Pères grecs, Calvin sut comprendre le rôle actif du Saint-Esprit dans cette connaissance, Dieu contrôlant et attestant la vérité des jugements que l'homme porte sur lui. Par le témoignage intérieur du Saint-Esprit, les Ecritures deviennent claires et acquièrent leur *perspicuitas*. Torrance voit chez Calvin l'un des premiers passages de la pensée dialectique à la pensée dialogique. M. H. Meylan (*Calvin et les hommes d'affaires*, p. 161-170) présente les découvertes qu'il a faites sur les hommes d'affaires que connut Calvin, apportant ainsi des éléments nouveaux au problème du rôle de Calvin dans l'histoire économique moderne. Enfin, ce volume contient encore des contributions de M. R. Peter (*L'abécédaire ou catéchisme élémentaire de Calvin*, p. 171-205), de M. R. Stauffer (*Les discours à la première personne dans les sermons de Calvin*, p. 171-207), de M. Jean Cadier (*Sadolet et Calvin*, p. 239-252), de M. O. Barthel (*Calvin und Polen*, p. 253-268) et de M. J. D. Benoît (*Calvin et Vinet*, p. 268-287).

OLIVIER FATIO.

KARL REUTER : *Das Grundverständnis der Theologie Calvins*. Neukirchener Verlag, 1963, 264 p. Collection « Beiträge zur Geschichte und Lehre der Reformierten Kirche », Band XV.

Dans cet ouvrage, K. Reuter affirme que l'enseignement théologique que Calvin reçut au Collège Montaigu du théologien nominaliste John Major déter-

mina chez lui toute une série de positions doctrinales. L'élément fondamental de cette thèse est la conviction que Calvin suivit effectivement les cours de *théologie* de Major (p. 11, 14, 31, 37), ce qui n'est pas absolument certain. Sur cette base, Reuter soutient que Calvin reçut du professeur écossais un enseignement scotiste de tendance antipélagienne et augustinienne (p. 21), présenté dans les catégories du déterminisme ockhamien (p. 37) et que, par ce biais, il se rattacha au courant scolastique représenté principalement par Grégoire de Rimini et Thomas Bradwardine (p. 21, 26, 36, 47, 158, 159, 180). Il hérita ainsi de ces maîtres une doctrine de Dieu antipélagienne, enseignée par la métaphysique scotiste-augustinienne du Moyen Age finissant (p. 47, 144, 147) et une doctrine morale dérivée de l'éthique aristotélicienne (p. 49). En plus, il assimila la théorie de la providence soutenue par Bradwardine (p. 158) et la doctrine du péché et de la justification élaborée par Grégoire de Rimini. Pour Reuter, c'est de Major et Grégoire de Rimini — et « *unabhängig von Luther* » — que Calvin aurait reçu les « *Grundzüge seiner Sündenlehre* » (p. 148 s., 180, 202). Enfin, quant à la méthode théologique, Major aurait appris à son élève un biblicisme positiviste (p. 129, 147), tout en éveillant en lui l'intérêt pour les textes patristiques (p. 32, 35-36), mais le tout dans une perspective violemment anti-luthérienne (p. 67-68). Il semble que c'est vraiment mettre beaucoup de choses sur le compte du maître écossais ! — Telles sont les grandes lignes de la thèse de Reuter qui s'appuie principalement sur des passages relevés presque exclusivement dans les œuvres calviniennes *postérieures* à la première *Institution* (Reuter cite presque exclusivement la dernière édition latine de l'*Institution*, de 1559) et assez peu sur des documents proprement historiques. — Alexandre Ganoczy, dans son récent ouvrage : *Le jeune Calvin, genèse et évolution de sa vocation réformatrice* (Wiesbaden, 1966), a consacré quelques lignes critiques fort pertinentes à la thèse de Reuter (cf. p. 187-192). — Il a examiné plusieurs ouvrages importants de Major, publiés entre 1513 et 1521, susceptibles d'avoir servi de matière aux cours de ce théologien au Collège Montaigu, afin de vérifier si l'enseignement contenu en ces ouvrages avait vraiment laissé des traces dans la première édition de l'*Institution*. Après avoir démontré qu'à de rares exceptions près il n'y a pas de concordances entre la pensée de Calvin et celle de Major, Ganoczy conclut que c'est tout au plus dans les années 1540 à 1559 que Calvin put lire certains ouvrages théologiques et exégétiques de Major, Grégoire de Rimini et Bradwardine, dont Reuter relève quelques traces dans l'édition de l'*Institution* de 1559. Mais certainement pas avant 1536 ! Car, redisons-le, la première *Institution* ne porte aucune trace d'une influence théologique de Major. Encore moins est-il permis d'en conclure que Calvin suivit à Montaigu, entre l'âge de quatorze et dix-huit ans, les cours *théologiques* de ce professeur. — Ganoczy poursuit en montrant que Calvin, s'il avait connu à fond les scolastiques, n'aurait pas laissé de côté la plus grande partie de leurs œuvres pour n'en utiliser que des extraits fort réduits. Et s'il les avait connus à travers l'interprétation scotiste ou nominaliste que Major en donnait à Montaigu, on découvrirait nécessairement dans la première *Institution* des traces de cette interprétation. Mais Major lui-même n'y est jamais évoqué, ni les autorités sur lesquelles il s'appuie, Scot, Ockham, Grégoire de Rimini, Bradwardine. — Ainsi, il est difficile d'accepter l'hypothèse d'une initiation proprement *théologique* de Calvin au Collège Montaigu par Major. Cette conjecture n'est confirmée par aucun document historique ; en outre, elle semble difficilement conciliable avec ce que nous savons des programmes du Collège. Pour qu'elle devienne acceptable, il faudrait prouver que Calvin, entre quatorze et dix-sept ans, se serait

soustrait au règlement du plus strict des collèges, pour suivre, au lieu des leçons de grammaire, de philosophie et de science, les cours de théologie réservés aux élèves plus âgés. Ou bien, il faudrait établir que les maîtres de Montaigne n'auraient pas respecté le programme. « Pour rester dans le domaine du vraisemblable, dit Ganoczy, il faudrait penser plutôt que le jeune Calvin a appris à Montaigne, comme tout le monde, les différentes disciplines enseignées dans sa faculté. Ainsi, il s'y est initié à une *philosophie scolastique*, qui comprenait une technique de raisonnement dialectique, une métaphysique opposant systématiquement, à la manière nominaliste, le divin et l'humain, et une éthique aristotélicienne sans doute imprégnée de casuistique scolastique. Que tout cela pût contribuer à la formation de la structure dialectique de sa pensée et, par ce biais, indirectement à l'élaboration de sa doctrine théologique, c'est vraisemblable. » (Ganoczy, *op. cit.*, p. 192.) Ces remarques de Ganoczy, trop brièvement évoquées, révèlent la faiblesse de l'ouvrage de K. Reuter. Puissent-elles inciter le lecteur à lire l'ouvrage stimulant de Ganoczy où se trouve réalisé le projet manqué de Reuter.

OLIVIER FATIO.

THÉOLOGIE  
CONTEMPO-  
RAINE

JÉRÔME HAMER : *L'Eglise est une communion*. Paris, Les Editions du Cerf, 1962, 263 p. Coll. Unam Sanctam.

Prenant comme point de départ l'encyclique *Mystici corporis* promulguée par Pie XII en 1943, l'auteur se réfère cependant pleinement au témoignage biblique pour remettre en lumière l'élément intérieur, spirituel, de la notion et de la vie de l'Eglise, que l'aspect sociologique-juridique avait trop souvent relégué à l'arrière-plan dans la théologie catholique romaine. Quel est le lien qui fait l'unité de l'Eglise ? C'est en ces termes que le P. Hamer formule la question à laquelle son livre veut répondre. La réponse, il la trouve dans la notion néotestamentaire de *koinônia*, dont il fait une étude approfondie en référence aux vocables parents : ecclêsia, peuple de Dieu, corps de Christ. Il formule sa conclusion en ces termes : la communion est la forme permanente de l'unité de l'Eglise. « L'Eglise, corps mystique du Christ, est une communion à la fois intérieure et extérieure de vie spirituelle (de foi, d'espérance et de charité), signifiée et engendrée par une communion extérieure de profession de la foi, de discipline et de vie sacramentelle » (p. 98). Notons l'intérêt tout particulier des pages concernant l'évolution du sens de la locution corps mystique, qui a désigné l'eucharistie avant de qualifier l'Eglise, ainsi que des chapitres consacrés au sacerdoce royal du peuple de Dieu et aux fonctions apostoliques du ministère institutionnel. Nul doute qu'un tel livre ne contribue positivement au dialogue interconfessionnel.

RICHARD PAQUIER.

J. DE BACCIOCCHI : *L'Eucharistie*. Tournai, Desclée, 1964, 124 p. Coll. Le Mystère chrétien.

Cet opuscule fait partie d'une série de manuels, sans doute à l'usage des séminaristes, mais il n'en a pas l'aspect rébarbatif, malgré une subdivision très poussée des alinéas et paragraphes, et l'énoncé de thèses *de fide* au terme et en conclusion des exposés successifs. On y reconnaît la pensée claire et le souci de rajeunissement doctrinal qui font du P. de Bacciochi un théologien de valeur. La première partie, historique, expose le problème des origines de l'eucharistie, tel qu'il ressort de l'exégèse critique néotestamentaire, puis des témoignages

patristiques et liturgiques des premiers siècles. La seconde partie est doctrinale : l'auteur y présente judicieusement les principales théories des théologiens médiévaux concernant le sacrifice et la présence du Christ dans le sacrement : la transsubstantiation est discutée avec soin et circonscrite à sa véritable signification religieuse et spirituelle. Une table analytique et un index des noms d'auteurs complète utilement cet excellent petit livre.

RICHARD PAQUIER.

SUZANNE LILAR : *L'amore*. Storia e problematica. Brescia, Paideia, 1967, 279 p. Traduzione di Gianni Montagna.

Ce livre est la traduction italienne de l'ouvrage : *Le couple* (Paris, Grasset, 1963). C'est un livre passionnant, audacieux et difficile. — Des images de labyrinthe ou de nœud gordien vous viennent à l'esprit devant la complexité des problèmes évoqués : de la biologie à la mystique. — Denis de Rougemont a émis l'hypothèse que l'amour tel qu'il est compris en Occident remonte à des origines cathares et à la poésie des troubadours. Suzanne Lilar voit dans la philosophie platonicienne la première grande théorie, valable aujourd'hui encore, de l'amour : la sublimation du désir charnel. Mais l'amour lui-même remonte à la nuit des temps. Il n'est pas l'invention d'une littérature ou d'une civilisation. Ce n'est pas sans raison que certains philosophes de l'antiquité le considéraient comme un agent, un principe cosmique. Chaque civilisation s'efforce de le domestiquer, de le codifier ou de l'exorciser. Certains théologiens, Nygren en particulier, ont opposé à l'Eros païen l'Agapè chrétienne. Mais cette opposition n'est pas absolue. Car Eros, pour être parfait, a des traits d'Agapè et Agapè d'Eros. Pour Suzanne Lilar, la tradition chrétienne a trop ignoré, trop méconnu Eros. Car celui-ci n'est pas uniquement sensualité ou sexualité ; il est une tentative de retour aux origines. Suzanne Lilar donne une importance très grande au mythe de l'Androgyne, sous-jacent à tant de religions anciennes et dont la psychologie des profondeurs retrouve des traces dans l'inconscient. L'amour suppose une discipline, une ascèse, une catharsis. De tels mots évoquent la vie religieuse, le cheminement spirituel. Pour certaines âmes, la voie de l'amour terrestre conduit à Dieu. Mais Eros a aussi sa face d'ombre. Ni discipliné, ni éclairé, il devient une force meurtrière. L'une des grandes tâches actuelles serait de reconnaître et de lui rendre son caractère sacré. Utopie ? Peut-être. Mais il vaut la peine de réfléchir aux problèmes posés par ce livre.

LYDIA VON AUW.

GUSTAVE MARTELET : *Les idées maîtresses de Vatican II*. Paris, Desclée de Brouwer, 1966, 277 p.

Le P. Martelet est un disciple de l'abbé Paul Couturier. C'est dire dans que esprit d'ouverture et avec quelle espérance il envisage l'œuvre du récent concile. Il voit dans cette assemblée le résultat et l'aboutissement du renouveau de la réflexion théologique qui s'est manifesté dans le catholicisme romain dès le début de ce siècle, souvent dans des conditions difficiles. Ce livre est un guide utile au travers des diverses « constitutions » promulguées par le concile. Il en donne de larges extraits, judicieusement groupés, et dont il fait ressortir l'inspiration et l'intention. Il en montre l'esprit de synthèse, union paradoxale, mais féconde dans sa complémentarité, qui répercute dans la vie de l'Eglise le mystère du Christ vrai Dieu et vrai homme, « Récapitulateur » d'un monde racheté et régénéré.

RICHARD PAQUIER.

KLAUS GAMBER : *Liturgie übermorgen*. Gedanken zur Geschichte und Zukunft des Gottesdienstes. Freiburg-Basel-Wien, Herder, 1966, 288 p.

Les deux tiers de cet ouvrage d'après-Concile (dédié au cardinal Lercaro) sont consacrés à une sérieuse esquisse de l'histoire de la liturgie chrétienne, aussi bien dans la tradition orientale que dans l'Eglise latine. De nombreuses citations ponctuent cet exposé réparti sur trois étapes : Eglise ancienne, époque patristique, période carolingienne. L'intérêt de cette histoire comparée réside dans la continuelle recherche des éléments fondamentaux subsistant en chaque développement ; on a ainsi une espèce de radioscopie des formes liturgiques sur un plan plus vaste que le célèbre *Missarum sollemnia* de Jungmann qui se limitait à l'Occident. — Mais on s'arrêtera particulièrement à la dernière partie du livre, où Klaus Gamber laisse entrevoir ce que pourraient être les bases d'une « Liturgie œcuménique », pour reprendre une expression forgée au Concile. La participation active des évêques orientaux et des évêques missionnaires à Vatican II a bienheureusement contraint les Pères à mettre en chantier une réforme liturgique sans précédent ; il est désormais impossible de pratiquer un guérangisme attardé pour qui Liturgie et rite romain seraient identiques, et il n'est plus permis de limiter les adaptations à une simple traduction des prières latines. La Constitution sur la Liturgie est un appel à de longs et patients travaux qui verront la collaboration des savants et des praticiens en vue d'établir une « liturgie-cadre » utilisable avec des développements locaux dans l'ensemble de la chrétienté. — Le bon historien qu'est l'auteur voit clairement le caractère épisodique du style liturgique médiéval qu'on a considéré à tort comme normatif ; il faut remonter plus haut pour trouver un terrain de rencontre où apparaîtront les bases de la « liturgie-cadre ». Klaus Gamber propose d'étudier très attentivement la liturgie « classique » des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, où il croit voir un niveau de développement réellement œcuménique. La discussion historique est ouverte sur cette proposition ; il serait intéressant que les liturgistes orientaux et protestants y prennent part. — Pour terminer, cinq aperçus sont l'occasion pour l'auteur de développer concrètement ses suggestions. Il passe successivement en revue le service de la Parole, l'eucharistie, les célébrations dans un cercle restreint (vif intérêt !), les services matinaux et vespéraux, et le problème du lieu de culte. Sur ce dernier point, la problématique romaine est de plus en plus proche de la nôtre ; le débat sur l'église en ellipse, par exemple, est analogue à celui que provoquait naguère André Biéler parmi nous.

CLAUDE BRIDEL.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN : *Essai sur le Repas du Seigneur*. Cahiers théologiques n° 55. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1966, 124 p.

Petit quant au nombre de pages, cet essai est grand par la densité de son contenu et la profondeur de la réflexion sur un objet dont tout théologien sait la complexité. Nous n'hésitons pas à dire qu'il devrait être obligatoirement lu par tous les ecclésiastiques francophones, tant catholiques que réformés : peut-être y aurait-il alors quelque espoir de voir poindre une solution œcuménique du problème de l'eucharistie. Le professeur de Neuchâtel ne craint pas de dire à chacun son dû et d'ébranler salutairement, de part et d'autre, des positions bien établies qui ne sont souvent que les préjugés d'une attitude confessionnelle,

aveuglément acceptés. — La Cène « n'est pas une chose, mais une vie... Or la vie est pleine de tensions, de polarités, de complémentarités et d'équilibres à réaliser entre elles toutes » (p. 20). Cette vérité commande tout le cheminement de l'étude de M. von Allmen, qui tourne le dos à la méthode trop notionnelle et scolastique habituelle, laquelle n'aboutit qu'à des impasses. Il aborde le donné concret qu'est le repas du Seigneur dans la vie de l'Eglise par des voies nouvelles et fécondes. Mais il en résulte que l'ouvrage est impossible à résumer : bornons-nous à signaler ce qui en fait plus particulièrement l'intérêt. — Ayant montré le sens « réaliste » de l'anamnèse, l'auteur montre aussi l'importance de l'épiclese comme correctif d'une mainmise rituelle de l'Eglise sur le sacrement : l'échec évident de la Réforme pour revaloriser celui-ci provient pour une part du gauchissement de la pneumatologie occidentale, qui a empêché de rendre au Saint-Esprit sa place dans l'action eucharistique. On en peut dire autant quant au caractère sacrificiel de la Cène : biffé massivement par les réformateurs en raison de très graves abus médiévaux, il doit retrouver sa place si l'on ne veut pas que la vie chrétienne en tant qu'offrande et sacrifice se situe à côté du Christ, comme propre justice, au lieu d'être *en* Christ. Autre point : si la doctrine de la transsubstantiation force et affaiblit le mystère qu'elle prétend exprimer et protéger, la « présence réelle » du Christ glorifié par l'aliment « pneumatique » de la table sainte n'en est pas moins requise, si l'on ne veut pas vider la Cène de toute raison d'être. L'*épiousios* de la quatrième demande de l'oraison dominicale a une signification essentiellement sacramentelle et eschatologique : « Donne-nous aujourd'hui (déjà) le pain de la vie éternelle. » Quant au problème de l'« intercommunion », l'auteur y voit avec raison un faux problème, soulevé par la situation confessionnelle anormale de l'Eglise. Le grand mérite de J.-J. von Allmen est de jeter une lumière nouvelle sur de vieux problèmes et de discerner une complémentarité là où l'on n'a su voir jusqu'ici que des antinomies.

RICHARD PAQUIER.

P. GERBE, E. MARCUS, J. POTEI, J. REMOND, R. SALAUN : *Ils demandent le baptême pour leur enfant*. Préface de Mgr Henri Gufflet, évêque coadjuteur de Limoges. Paris, Cerf, 1966, 256 p.

Cet ouvrage collectif est le fruit des travaux théologiques et des expériences pastorales d'un groupe de prêtres de la Mission de France. Il s'attaque de front au problème de plus en plus lancinant de la discipline du baptême en secteurs déchristianisés, et ne craint pas de faire une critique serrée du baptême d'enfant justifié par une doctrine superficielle de l'*opus operatum*. (« Loin de rendre tolérable un sacrement sans foi, la doctrine du caractère sacramentel souligne ce qu'il a d'insolite, pour ne pas dire de monstrueux. Car, en définitive, être marqué du sceau du Christ, c'est entrer dans une certaine participation du mystère même de sa personne et, en conséquence, être mis en devoir de participer à son œuvre de Sauveur », p. 239.) — Après une première partie qui définit la question pastorale posée par la requête persistante de baptêmes d'enfants, on expose deux expériences en cours sur la catéchèse des parents et la pastorale sacramentelle en milieu « missionnaire ». Pour conclure, une réflexion doctrinale d'E. Marcus, professeur au Séminaire de Pontigny, laisse entrevoir une éclaircie possible dans un renouveau de conscience ecclésiale.

CLAUDE BRIDEL.

LANCELOT SHEPPARD : *Le culte en Esprit et en Vérité*. Avec la collaboration de L. Bouyer, J. D. Crichton, I. Dalmais, P. Grammont, G. Hebert et B. Minchin. Paris, Desclée, 1966, 158 p.

Traduction d'un recueil de travaux paru en anglais en 1963. Ce sont sept conférences prononcées l'année précédente à l'abbaye du Bec dans le cadre de rencontres entre catholiques et anglicans. D'une manière générale, cette publication de textes antérieurs à la Constitution conciliaire sur la Liturgie échappe au reproche d'inutilité qu'on serait tenté de lui adresser au premier abord. Il est même intéressant de constater sur quels thèmes elle est en retrait et sur quels autres elle demeure « avancée » par rapport aux lignes tracées à Vatican II. — Les contributions de Gabriel Hebert (« La liturgie de l'Ancien Testament ») et de Louis Bouyer (« Liturgie juive et chrétienne ») soulèvent des problèmes passionnants, apparemment offerts pour longtemps encore à l'étude des spécialistes ; mais qui n'en verrait l'enjeu ? Le travail de Basil Minchin sur « La liturgie et les lieux de culte » est à verser au dossier ; question : comment manifester le rôle sacerdotal de l'officiant dans une « église en rond » ? La théologie romaine du sacerdoce est vraiment mise en cause à bien des niveaux...

CLAUDE BRIDEL.

GERHARD GLOEGE : *Die Todesstrafe als theologisches Problem*. Köln, 1966, 105 p. Westdeutscher Verlag.

L'auteur, dogmaticien luthérien à Bonn, veut poser le problème de la peine de mort au seul plan théologique, et ceci à l'occasion de la réforme du droit pénal en Allemagne fédérale. Gerhard Gloege commence par constater que l'histoire de la théologie ne donne pas de réponse unanime au problème, qu'il soit examiné à partir de la notion d'Eglise, du raisonnement proprement théologique (basé notamment sur l'emploi que Dieu fait de l'Etat) ou de la christologie (K. Barth). — L'écriture n'est pas d'un plus grand secours. Les prescriptions de l'Ancien Testament sont périmées pour nous, quant au Nouveau Testament, il accepte la peine de mort comme allant de soi jusqu'au retour du Christ. Il faut donc chercher ailleurs une clé d'interprétation. Elle se trouve dans la mort expiatoire et réconciliatrice de Jésus-Christ. A sa lumière, la peine capitale est désacralisée, démythologisée. Elle ne peut plus être interprétée comme réconciliation, mais seulement comme sanction dans le monde du droit. — Le problème est ainsi traité dans la perspective luthérienne (mais aussi réformée) des « deux règnes » ou de la dialectique loi-évangile. La peine de mort est légitime dans l'ordre du droit, mais elle devient problématique dans celui de l'agapè. L'éthique chrétienne bute ainsi sur une aporie. Elle ne peut que proposer une dialectique théologique entre l'exercice du droit et le renoncement au droit. Ainsi elle déclarerait la *légitimité* de la peine de mort, mais la suspension temporaire de son *application*. La question est de savoir si le monde sécularisé est capable de comprendre la motivation de cette solution. Une discussion entre juristes et théologiens clôt cette étude intéressante d'éthique fondamentale. Son mérite essentiel est peut-être de souligner la relativité de l'éthique *chrétienne*, incapable de créer un système totalisant, mais ne pouvant fournir que des indications, seules contraignantes pour le croyant, que la société acceptera ou refusera.

ROBERT GRIMM.